

## À propos de Fatima Mernissi

par Yassin Adnan

traduit de l'arabe par Lore Baeten

*Yassine Adnan est auteur et journaliste. Il a écrit cette contribution comme avant-propos du livre *La Shéhérazade marocaine : Témoignages et analyses sur Fatima Mernissi*, un ouvrage qu'il a composé et qui n'est actuellement disponible qu'en arabe.*

S'il y a un titre qui à ce jour représente la culture et la littérature arabe auprès des autres peuples, ce sont *Les Mille et Une Nuits* – ce livre auquel nous ne voulons jamais être associés et que nous considérons toujours comme un enfant trouvé, un bâtard, un tissu de mensonges. Peut-être les Arabes n'ont-ils pas vu la valeur littéraire des *Mille et Une Nuits* parce qu'elle ne correspondait pas à l'illusion de pureté littéraire et au mythe de la grande littérature. Peut-être nous aura-t-il fallu attendre Borges et d'autres pour lire les récits de Shéhérazade dans une autre disposition d'esprit avant que *Les Mille et Une Nuits* ne retrouvent leurs lettres de noblesse.

Nous avons commis la même erreur avec Fatima Mernissi, la sociologue marocaine dont les œuvres étaient considérées avec dédain par quelques professeurs en sociologie à l'Université Mohammed V et d'autres universités arabes, parce que ses études ne répondraient pas à une méthode de recherche scientifique ou aux rigoureux standards universitaires.

J'ai toujours eu le sentiment que les universitaires méprisaient l'élan littéraire des écrits de Mernissi. Elle était une conteuse passionnée, fascinée par les histoires : les siennes et celles des autres. Aujourd'hui, après la disparition de Fatima Mernissi, nous prenons conscience que la sociologie arabe a perdu l'un de ses esprits les plus éminents et les plus lus à travers le monde.

Cette même logique que les critiques arabes ont appliquée aux *Mille et Une Nuits* pour les cataloguer comme non littéraires a sous-tendu le jugement des universitaires dans leur mésestime de l'œuvre de Fatima Mernissi. À l'instar des *Mille et Une Nuits* qui se sont inscrites dans la mémoire du public littéraire et des lecteurs du monde entier comme le livre arabe le plus important, Fatima Mernissi s'est hissée dans le monde arabe et au-delà au rang de sociologue arabe la plus connue et écrivaine arabe parmi les plus influentes en Occident. Mais outre ce destin commun auquel les deux ont été injustement exposés, y a-t-il encore un autre lien entre *Les Mille et Une Nuits* et Fatima Mernissi avant que ces deux ne fussent classifiées par des outsiders ? Assurément. Et ce lien est Shéhérazade. Aussi brillante qu'a pu se montrer Shéhérazade en résistant à la tyrannie du roi de Perse Shahryar en lui contant ses histoires, aussi pugnace s'est révélée la Shéhérazade marocaine dans la narration de ses récits. Elle a encouragé d'autres à lui raconter leur histoire et à ainsi témoigner, à travers sa plume à elle, de leur vécu qu'elle a couché sur le papier avec dévouement et loyauté. Elle a commencé par des employées de maison, des journalières, des ouvrières du textile et des Bédouines. Mais comme des récits vagues et généraux ne suffisaient pas à tenir tête aux Shahryars contemporains, la Shéhérazade marocaine a commencé à propager l'écriture. À

partir de l'université, elle a mis sur pied les premiers ateliers d'écriture en 1984 en créant le premier groupe de recherche sur « la femme et la famille au Maroc ». Elle a aussi organisé une série de « rencontres de rapprochement » qu'elle a encadrées personnellement. Elle a appelé à l'émancipation de la voix, à l'affranchissement de la plume et à la libération du langage. Toujours par le biais de l'écriture. Après avoir pris conscience que « le plus grand ennemi de l'écriture est l'universitaire – le diplômé de l'université – parce qu'il utilise le plus souvent des termes qui ne sont pas accessibles au simple lecteur », elle s'est consacrée à rendre sa langue aisément compréhensible pour tout un chacun. Elle a déménagé ses ateliers d'écriture hors les murs de l'université et les a hébergés dans son modeste appartement du quartier d'Agdal à Rabat d'où elle a lancé des « ateliers d'écriture pour la démocratie ». Cette manœuvre a permis à des femmes analphabètes, des tisseuses de tapis, des victimes de viol et d'intimidation sexuelle et à des adolescentes et adolescents d'écrire leurs récits. Elle était une Shéhérazade contemporaine, éprise d'écriture – de l'écriture d'histoires. Elle était une Shéhérazade démocratique convaincue qu'il ne faut plus revendiquer le droit exclusif à la parole, mais que tous – femmes *et* hommes – doivent faire entendre leur voix et exprimer leurs rêves et leurs ambitions à travers l'écriture. Contrairement à l'ancienne Shéhérazade qui monopolisait tout, la Shéhérazade marocaine insistait sur le fait que les intellectuels ne peuvent pas agir au nom des victimes ou des gens simples, mais que leur rôle consiste à les encadrer et à les inciter à écrire. Grâce aux ateliers d'écriture que Fatima Mernissi a continué de coordonner sans relâche des années durant et aux ouvrages collectifs des plus osés qu'elle a publiés, les victimes pouvaient désormais s'affirmer sans devoir recourir à des intermédiaires.

Il est impossible de catégoriser Fatima Mernissi. Dans son œuvre, la science et la littérature se fondent, la recherche universitaire et le pouvoir d'imagination s'imbriquent. Elle incarne la diversité et ne s'est par conséquent jamais laissée brider dans ses actions. Son courage à toute épreuve en matière de questions féminines a constitué une source d'inspiration majeure pour les mouvements féministes arabes. Mais très vite, elle leur a tourné le dos ou les a pour le moins stupéfaits en se concentrant dorénavant sur la société civile. Fatima Mernissi disait elle-même à ce sujet : « Je ne suis pas une militante féministe pour me consacrer exclusivement aux questions qui concernent les femmes. Je me suis orientée sur la dynamique de la société civile parce que c'est un terrain de jeu où la femme n'affronte pas l'homme. Au contraire, ils y travaillent ensemble et s'aident mutuellement. » Pour réaliser ce rêve, elle a lancé un convoi citoyen avec lequel elle a forcé des intellectuels, des artistes et des acteurs de la société civile à quitter leur tout d'ivoire et à interagir avec elle et avec les villages et les Bédouins de cet arrière-pays marocain oublié et marginalisé pour lequel elle avait pris fait et cause. Elle a ainsi donné à quelques intellectuels de gauche une leçon quant à la façon dont l'intellectuel véritable, c.-à-d. celui qui exprime son engagement par des actes et non pas par des mots, peut mener son combat intellectuel et assumer son rôle dans la société.

De même que Shéhérazade enchantait Shahryar, la Shéhérazade marocaine nous a tous ébahis. Elle n'a en effet jamais cessé de surprendre, voire stupéfier ses lecteurs, et surgissait soudain où on ne l'attendait pas. Après son retour des États-Unis, les universitaires escomptaient de sa part davantage de recherches « sérieuses », mais elle les a pris de court avec des histoires pour enfants et son orientation littéraire. Les militantes féministes attendaient d'elle qu'elle s'en prenne à la mentalité et l'autorité patriarcales enracinées

dans la culture arabo-musulmane. Ses écrits leur ont cependant expliqué à quel point les femmes étaient estimées et de quelle considération elles jouissaient dans l'histoire de l'islam à l'époque des « épouses du Prophète » jusqu'aux sultanes oubliées. Les gauchistes de l'époque pensaient qu'elle formulerait plus de critiques encore à l'égard du patrimoine religieux, alors qu'à sa manière, et de façon inattendue, elle l'a défendu. Elle était de fait une experte en droit soufie, diplômée de l'Université Al Quaraouiyine. L'Occident attendait d'elle qu'elle lui fournisse plus d'histoires sur la femme orientale et qu'elle poursuive son analyse des structures patriarcales dans le monde arabo-musulman, mais elle s'est retournée contre lui et a cloué la femme occidentale au pilori pour son impitoyable minoration et mépris de la femme. Elle est une Shéhérazade contemporaine qui a su comment résister avec sa raison – plutôt qu'avec son corps – contre l'oppression, l'agression verbale et le meurtre symbolique. À quel point ne nous a-t-elle pas tous surpris – amis et lecteurs dans le monde arabe et en Occident – en empruntant le personnage de Sinbad à sa muse Shéhérazade pour le comparer à la figure du cow-boy ? Fatima Mernissi sort Sinbad du contexte des *Mille et Une Nuits*. Dans l'histoire, il est originaire de Bagdad, la ville de la légende, et a appris grâce à ses sept voyages que parler, que ce soit avec des êtres humains, des oiseaux ou des monstres marins, ne peut que lui faire du bien, l'enrichir au sens littéral et figuré et lui permettre d'être plus heureux et plus fortuné. Le cow-boy, ce héros hollywoodien à qui les films des années 20 et 30 du siècle passé étaient consacrés, n'avait pas besoin de voyager parce que sa fortune se trouvait devant lui : un troupeau de bétail. La seule chose qu'il lui fallait faire était de s'en occuper et de les protéger contre les étrangers. Un étranger auquel un seul et unique rôle était réservé dans les westerns hollywoodiens : celui de braconnier pour lequel le cow-boy devait être sur ses gardes et contre lequel il partait en général à l'assaut, pistolet à la main. Partant de ces deux exemples, Mernissi a comparé la mondialisation durant la dynastie des Abbassides à celle de notre époque. La mondialisation des Abbassides aspirait à une ouverture d'esprit envers les cultures perse, indienne et hellénique et a traduit des écrits de ces cultures en arabe. En revanche, une des conséquences de la nouvelle mondialisation est que chacun s'est transformé en gardien de bestiaux armé jusqu'aux dents, prêt à tuer à tout moment, qu'il s'agisse d'attaquer, de se défendre ou de simplement prendre les devants.

Fatima Mernissi a toujours dit les choses, abordé et exposé les problèmes d'une façon originale et bien à elle. Mais la valeur sûre de son projet intellectuel résidait dans le dialogue. Encore et toujours, elle a continué à engager l'échange comme solution aux dilemmes culturels. Le verset coranique qui était le plus cher à son âme et à sa vie émotionnelle était : « Libère-toi grâce au meilleur. Celui dont tu étais séparé par inimitié deviendra pour toi un ardent allié<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> Sourate 41. Verset 34. Traduction d'André Chouraqui